

DU JARDIN DES DÉLICES À CELUI DE CANDIDE :
UNE INTERROGATION DE LA CORRESPONDANCE
ÉLECTRONIQUE DE VOLTAIRE

François Bessire
Université de Rouen – CEREDI

Trouver directement ce qu'on cherche dans l'ensemble de la correspondance de Voltaire, de façon exhaustive et instantanée : un rêve pour qui a passé des mois à la lire intégralement à la recherche d'occurrences bibliques, avec la crainte d'en laisser passer et l'insatisfaction de ne pouvoir retenir au passage tout le reste. On comprend l'intérêt avec lequel a été accueillie la proposition d'interroger en avant-première la version électronique de l'édition procurée par Theodore Besterman.

Un des grands apports de la correspondance électronique, c'est de pouvoir y rechercher un nom commun, et non plus seulement les noms propres repérables à partir des index traditionnels. Pour ce premier essai, le protocole imaginé, très simple, a consisté à partir d'un seul mot. Celui-ci ne devait être ni absolument banal, pour ne pas générer trop d'occurrences, ni trop rare, pour en procurer assez. Son usage ne devait pas être strictement circonscrit à une époque ou à un type de correspondance : il ne devait donc pas être trop limité dans ses emplois et ses significations, en ayant par exemple à la fois un sens concret et un sens métaphorique. Pour éviter les complications, il devait ne pas comporter d'accents et être contenu dans ses composés.

Le mot « jardin » a paru répondre aux caractéristiques souhaitées. La réponse à la requête simplement formulée « jardin » a été immédiatement encourageante : les 447 occurrences trouvées par le moteur de recherche, largement étalées dans le temps, se sont avérées toutes intéressantes et significatives (à l'exception d'un « M. Jardin » apparaissant à trois reprises). La lecture des lettres comportant le mot « jardin » a permis de constituer un ensemble de termes associés appartenant au même lexique : « allée »,

« avenue », « boulingrin », « cultiv(er) », « culture », « gazon », « parc¹ », « parterre », « plan », « plant(e,er) », « potager », « promenade », « treillage », « verger ». La recherche par chacun de ces mots n'a pas notablement augmenté le nombre des lettres, le mot « jardin » lui-même se trouvant le plus souvent à côté des termes plus techniques.

Le résultat de l'interrogation a été la constitution d'un corpus de 203 lettres, qui, bien qu'il ne représente qu'un peu moins de 1 % de l'ensemble de la correspondance, est tout à fait significatif. Les lettres retenues se répartissent chronologiquement de la façon suivante : 12 lettres antérieures à 1755 (6 pour la période de Cirey, 6 postérieures), 81 pour les années 1755-1758, celles des Délices, et 110 de 1758 à 1778. La fréquence des lettres où il est question de jardin varie beaucoup selon les périodes². Infime avant 1755, elle est forte pendant la période genevoise (6 % environ des lettres entre 1755 et 1758) et encore importante de 1758 à 1762 (1,5 % environ).

158

Une telle répartition n'est pas vraiment surprenante. C'est pendant l'installation de Voltaire aux Délices puis à Ferney, que les jardins véritables, ceux qu'il fait aménager avec l'enthousiasme du néophyte et la fierté du châtelain, prennent une place considérable dans les lettres. L'insistance avec laquelle Voltaire se représente en jardinier signale que le jardin est aussi un symbole, celui de l'autonomie et du pouvoir de l'homme sur la nature. Palliant l'éparpillement propre à l'édition imprimée, le dépouillement exhaustif de la correspondance permis par le tri électronique fait apparaître continuités et évolutions : le jardin est toujours présent dans les lettres à partir des années 1760, mais il est désormais, après *Candide*, métaphorique et proverbial.

VOLTAIRE JARDINIER

Comme il s'est voulu architecte, Voltaire se décrit volontiers en jardinier, image que les témoins contribuent à diffuser. Dans ses jardins, qu'il ne se contente pas de concevoir, mais auxquels il se consacre avec énergie, se rejoignent utilité et agrément, modèle aristocratique et goût anglais.

Voltaire se présente comme l'auteur de ses jardins successifs, celui de Cirey (qui a laissé peu de traces dans les lettres), puis ceux des Délices et de Ferney. Dans l'abondante correspondance de la période genevoise, il ne cesse de le répéter :

1 La requête avec le mot « parc » n'a pas fonctionné : il n'a pas été possible d'éliminer tous les « parce que », qui ont enlevé toute pertinence aux résultats.

2 On trouvera une répartition de l'ensemble des lettres par année dans F. Bessire, *La Bible dans la correspondance de Voltaire*, SVEC, 367 (1999), p. 235-236 (Annexe 1).

Votre sœur [Mme Denis] [...] voulait que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris ; mais comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier ; et je m'en trouve très bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît³.

C'est bien parce qu'il en est l'auteur qu'on observe et commente ses jardins. Les visiteurs de Cirey relevaient déjà la marque de Voltaire dans les aménagements auxquels il avait présidé, notamment dans les jardins :

[...] on m'a rapporté les discours d'un homme d'esprit qui revient de Cirey charmé du bon goût, de la variété, de la commodité, de l'air nouveau de votre appartement, de la beauté du bâtiment que votre esprit dirige, des jardins où votre belle imagination s'est peinte. Vous voilà donc poète, historien, philosophe, architecte, politique, etc.⁴.

Ses jardins, Voltaire déclare en effet les « tracer⁵ » lui-même. Ce sont ses plans pour les Délices que son secrétaire dessine : « Puisque vous avez tant de talent pour le dessin mon cher Collini, je vous ferai dessiner un jardin à mon retour⁶ ». Plus tard, d'Étallonde relèvera sur son ordre très soigneusement ceux des jardins de Ferney⁷.

Mais il ne s'en tient pas à la conception de plans. S'il se désigne lui-même comme « jardinier », « bostangi⁸ », ou encore « planteur de choux⁹ », c'est le plus souvent parce qu'il commande en personne plants, graines, sable, etc., et supervise les travaux, volontiers présentés comme de grande ampleur et de longue haleine : « je vous plante des forêts d'arbres fruitiers », écrit-il par exemple à Jean-Robert Tronchin¹⁰. Une autre lettre au même donne une idée des ambitions de Voltaire :

Vos Délices recevront à belles baisemains vos pommiers mon cher correspondant, mais songez qu'il faut que vous mangiez des pêches aussi bien que des pommes, et que je commence à désespérer des Chartreux¹¹. J'ai fait vos espaliers, il serait triste qu'ils fussent nus. [...] Si vous voulez manger des pêches croyez-moi, écrivez en droiture au procureur du couvent. [...] Vous savez qu'il ne nous faut que quatre-vingts pêches d'espèces qui se suivent, dix

3 À Marie-Élisabeth de Dompierre de Fontaine, 26 janvier 1758 (D 7603).

4 René-Joseph Tournemine à Voltaire, 28 août 1738 (D 1600).

5 À Charles de Brosses, 23 septembre 1758 (D 7871).

6 À Collini, 27 mai 1756 (D 6874).

7 À Frédéric II, 7 décembre 1774 (D 19213).

8 « Jardinier » en turc. À Jean-Robert Tronchin, 5 avril 1755 (D 6235).

9 Au duc de Richelieu, 19 mai 1755 (D 6258).

10 17 novembre 1756 (D 7056). Voltaire, catholique, ne pouvant acheter de terre sur le territoire de Genève, les Délices appartiennent nominalement au banquier Tronchin, auquel elles reviendront ensuite.

11 Qui devaient fournir les plants.

abricotiers, dix beurrés, dix virgouleuses, dix figuiers. [...] Regardez je vous prie cette affaire comme très importante. Celles de l'Allemagne iront comme elles pourront, mais il faut que vous mangiez les pêches et les figues que j'aurai plantées¹².

Avec l'acquisition des terres de Tournay et de Ferney, les chiffres augmentent encore : « j'ai planté quatre cents arbres dans le jardin¹³ », déclare-t-il. Voltaire est pris d'une véritable boulimie jardinière, demandant « tous les arbustes imaginables¹⁴ », « toutes les graines possibles¹⁵ » :

Si vous trouviez à Paris quelques bonnes graines pour vos Délices, si vous pouviez nous faire avoir tout ce qu'on peut planter, tout ce qu'on peut semer, tout ce qu'on peut emporter dans la saison où vous partirez, si cela se peut, si cela ne vous gêne pas, n'oubliez point votre jardinier¹⁶.

160

Ses lettres montrent un enthousiasme et un savoir encyclopédique en matière de botanique et d'agriculture, qui est certes dans l'air du temps, mais que Voltaire semble pousser plus loin que quiconque.

Sa passion pour le jardin ne se limite pas à dresser des plans ou à passer des commandes, la correspondance le montre aussi à l'œuvre :

J'ai demandé votre protection pour avoir plus de vert-de-gris¹⁷ qu'il n'en faut pour empoisonner une province. [...] et si vous voulez même faire ajouter à l'envoi, des brosses de barbouilleur, je peindrai moi-même à grands traits vos treillages. Vous savez que j'augmente le potager aussi bien que la maison¹⁸.

Bien plus tard, un témoin le décrit arrachant les mauvaises herbes :

[...] sur les compliments que je lui faisais de la beauté de son jardin, de ses fleurs, etc., il se mit à jurer après son jardinier, qui n'avait aucun soin, et en jurant il arrachait de temps en temps de petites herbes parasites, très fines, très déliées, cachées sous les feuilles de ses tulipes¹⁹.

Le jardin que Voltaire dessine et cultive est conforme à la vision horatienne qu'on en a de son temps²⁰ : il réunit l'utile et l'agréable, il est à la fois jardin

12 À Jean-Robert Tronchin, 11 novembre 1757 (D 7457).

13 À Charles de Brosses, 9 novembre 1759 (D 8580).

14 À Tronchin, 8 avril 1755 (D 6237).

15 À Tronchin, 7 avril 1758 (D 7706).

16 À Tronchin, 22 mars 1758 (D 7693).

17 L'oxyde de cuivre, qui est un poison violent, est utilisé en agriculture pour protéger les plantes des insectes et des moisissures.

18 À Tronchin, 8 avril 1755 (D 6237).

19 Paul-Claude Moutou à Jakob Heinrich Meister, 1^{er} juillet 1769 (D 15722).

20 L'*Encyclopédie* donne par exemple comme caractéristique des « jardins français » le « contraste ingénieux » entre « nos jardins de propreté » d'une part et « nos potagers, nos vergers, nos parcs, nos bois et nos forêts » d'autre part, contraste « qui nous fait passer

potager et jardin d'agrément. Le potager que la correspondance permet d'imaginer est très extraordinaire : il contient toutes sortes de légumes, dont les noms s'égrènent dans les lettres (oignons, carottes, navets, artichauts, asperges, cardons, choux, etc.) et toutes sortes d'herbes. Les commandes énumèrent, sur un mode plaisant, mais avec une grande précision, les noms de graines et de plantes :

La requête que je vous présente actuellement, est pour des œilletons d'artichauts dont nous manquons absolument, pour la plus grande quantité possible de lavande, de thym, de romarin, de menthe, de basilic, de rue, de fraisiers, de mignardise ; et de thadicée, de baume, de perce-pierre, d'estragon, de sarriette, pimprenelle, de sauge, et d'hysope pour nous laver de nos péchés²¹, etc., etc., etc., etc., etc. ; et généralement parlant, de tout ce qui peut faire les bordures des potagers. Voilà, Monsieur, l'objet de ma passion²².

Aux légumes, herbes aromatiques, fruits du verger, il faut, pour reconstituer le potager de Voltaire, ajouter le melon²³, sans oublier les vignes et les fleurs : lavande et surtout « tulipes²⁴ », qui sont alors encore une rareté.

D'un côté donc le potager, et de l'autre le jardin d'agrément. La correspondance montre Voltaire mettant en place, aux Délices surtout, mais aussi à Ferney, tous les éléments qui font un jardin aristocratique : boulingrins, pièces d'eau, bosquets donnant de l'ombrage, belle terrasse de « trente toises de long » parcourue d'« avenues » sablées qui organisent des perspectives ouvrant sur des « vues ». En témoignent ces ordres transmis au secrétaire :

Il faut que Loup fasse venir de gros gravier ; qu'on en réponde, et qu'on l'affermisse depuis le pavé de la cour jusqu'à la grille qui mène aux allées des vignes. Ce gravier ne doit être répandu que dans un espace de la largeur de la grille. Les jardiniers devraient avoir déjà fait deux boulingrins carrés, à droite et à gauche de cette allée de sable, en laissant trois pieds²⁵.

C'est certainement à propos de la vue, obtenue en « abattant toutes les murailles » qui la cachaient, qu'il est le plus prolixe, multipliant pour ses correspondants les descriptions de « la plus belle situation de la nature²⁶ » : « On a donné le nom de *Délices* au lieu que j'habite parce qu'on y a la vue du

alternativement dans un même lieu de l'agréable à l'utile, du merveilleux au séduisant, et enfin de la nature à l'art » (art. « Décoration », t. 4, p. 702).

21 Les branches d'hysope, plante courante en Palestine, servent dans le monde biblique à l'aspersion (voir par exemple Exode, 12, 12).

22 À Tronchin, 5 avril 1755 (D 6235).

23 À la margravine de Bayreuth, c. 13 janvier 1757 (D 7120).

24 À Tronchin, 28 mars 1755, (D 6223) ; à Thieriot, 24 mars 1755 (D 6215).

25 À Collini, 23 mai 1756 (D 6870).

26 À Mme de Fontaine, 13 février 1755 (D 6157).

lac et de deux rivières, que la maison est un beau plain-pied, et que le jardin est planté assez agréablement²⁷ », écrit-il par exemple. Ou encore, de façon plus emphatique et avec des références à la peinture imposées par les circonstances épistolaires (le correspondant lui a adressé son *Art de peindre*) :

Je voudrais trouver quelque Claude Lorrain qui peignît ce que je vois de mes fenêtres. C'est un vallon terminé en face par la ville de Genève qui s'élève en amphithéâtre. Le Rhône sort en cascade de la ville pour se joindre à la rivière d'Arve qui descend à gauche entre les Alpes. Au-delà de l'Arve est encore à gauche une autre rivière, et au-delà de cette rivière quatre lieues de paysage. À droite est le lac de Genève, au-delà du lac les plaines de Savoie ; tout l'horizon terminé par des collines qui vont se joindre à des montagnes couvertes de glaces éternelles éloignées de vingt-cinq lieues, et tout le territoire de Genève semé de maisons de plaisance et de jardins. Je n'ai vu nulle part une telle situation. Je doute que celle de Constantinople soit aussi agréable²⁸.

162

Même s'ils empruntent bien des éléments à la tradition classique, Voltaire souligne à plusieurs reprises à quel point ses jardins sont « champêtres » et « irréguliers », décidément « à l'anglaise » :

Je n'ai point renoncé à mes petites Délices, qui sont dans le territoire de Genève, elles me seront toujours chères, puisque j'ai eu le bonheur de vous y posséder quelquefois. Mais je donne la préférence à un château que j'ai fait bâtir dans le pays de Gex en Bourgogne. J'ose me flatter que Milord Burlington²⁹ en aurait été content ; mes jardins ne sont point à la française, je les ai faits les plus irréguliers, et les plus champêtres que j'ai pu ; j'ose les croire tout à fait à l'anglaise, car j'aime la liberté, et je hais la symétrie³⁰.

S'il faut nuancer ces protestations destinées précisément à un Anglais, Voltaire est dans ce domaine, comme en architecture, fidèle au goût de sa jeunesse, mais ouvert à la mode des « jardins de la sensibilité³¹ » ; il se plaît notamment à organiser des perspectives qui encadrent le paysage dans lequel elles s'inscrivent.

Une telle passion pour les jardins et une telle publicité organisée autour d'elle montrent que l'enjeu du jardin dépasse la seule question des légumes

27 À François-Louis Allamand, 13 mai 1755 (D 6269).

28 À Claude-Henri Watelet, 25 avril 1760 (D 8875).

29 Le troisième comte Burlington, qui fit construire à Londres l'hôtel de style palladien appelé Burlington House.

30 À George Keate, 4 avril 1761 (D 9723).

31 Pour une vue d'ensemble de la question des jardins au XVIII^e siècle, on peut se reporter à l'article « Jardins » rédigé par Michel Baridon dans M. Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 622-625.

ou des bosquets. Ces jardins magnifiques et magnifiés sont la manifestation d'une conception du monde.

LE PARADIS TERRESTRE

Le jardin est l'un des agréments d'une vie luxueuse, associé dans les lettres à la maison confortable et au château ; c'est un espace de sociabilité, le lieu de la promenade et de la fête. Véritable paradis terrestre, comme son nom l'indique, mais produit de l'activité des hommes et non don de Dieu, il témoigne de la possibilité de maîtriser la nature et d'acquérir une autonomie.

Voltaire écrit à Collini, et à travers lui à l'Électeur palatin auprès duquel il a placé son ancien secrétaire : « J'habite un beau château ; j'ai de beaux jardins, une vue admirable³² ». Les visiteurs répètent et répandent l'image du seigneur Voltaire, inséparable de ses emblèmes, le château et le jardin :

Ferney, dont vous me demandez des nouvelles, est un très beau château, très solidement bâti. Il a des jardins et des terrasses magnifiques. Il n'y a pas de jour où M. de Voltaire ne mette *des enfants en nourrice*. C'est son terme, pour dire qu'il plante des arbres : il y préside lui-même³³.

Le jardin est un élément du luxe qui améliore la vie. C'est un « embellissement » – le mot revient souvent dans la correspondance : « Ma fortune, qui me met au-dessus des petits intérêts, me permet d'embellir tous les lieux que j'habite ; voilà le revenu que j'en tire³⁴ ». C'est aussi le lieu d'une sociabilité noble, celui de la promenade, à laquelle Voltaire aime convier les visiteurs, celui de la fête, comme celle qu'il détaille ainsi :

[...] je puis vous dire un petit mot de la très belle et très agréable fête que donna hier notre petit colonie, pour la convalescence de Mme Denis. Non seulement nous avions cavalerie et infanterie, canons, timbales, tambours, trompettes, hautbois, clarinettes, table de deux cents couverts dans le jardin, bals, mais compliments très jolis et très courts en vers et en prose, le tout suivi d'une petite comédie de proverbe³⁵.

Le jardin, qui concourt par la variété et le raffinement de ses productions à la qualité de la table, est au centre de la convivialité voltairienne.

Le jardin est ainsi la manifestation de la foi dans une possible amélioration de la vie terrestre. Le nom même des Délices est tout un programme, surtout

32 À Collini, 4 octobre 1769 (D 15939).

33 Moultoù à Meister, 6 janvier 1775 (D 19281).

34 À Charles de Brosses, 9 novembre 1759 (D 8580).

35 À Alexandre-Marie-François de Paule de Dompierre d'Hornoy, 19 mai 1775 (D 19486).

appliqué au jardin : le « jardin des délices » évoque immédiatement pour les contemporains le paradis perdu de la Genèse. On trouve par exemple dans l'article « Paradis terrestre » de l'*Encyclopédie* la définition suivante : « Paradis terrestre, jardin des délices dans lequel Dieu plaça Adam et Ève après leur création³⁶ ». Par sa dénomination même, le jardin de Voltaire s'affirme comme la preuve qu'un paradis peut exister sur terre. Il ne s'agit pas là d'une interprétation : le rapprochement est explicitement fait à plusieurs reprises dans les lettres, au sujet des Délices, puis de Ferney. Voltaire écrit par exemple : « J'aime fort ce petit coin du monde, c'est comme le paradis terrestre, un jardin entouré des montagnes³⁷ ». Ce paradis terrestre, c'est l'activité et l'intelligence humaines qui l'ont construit. Le jardin est une vitrine de l'ingéniosité et de la modernité mises au service de l'amélioration de la vie. Au même titre que le confort intérieur de l'habitation, l'organisation des plantations, l'introduction de plantes très diverses (on se souvient des commandes déjà citées) et le remplacement des cultures anciennes par des nouvelles (le navet plutôt que la rave par exemple) en sont autant de démonstrations :

Daignez donc faire en sorte que votre jardin soit le mieux fourni du territoire de Genève. On ne connaît pas plus ici les bordures de potager, que les femmes n'y connaissent les garde-robes³⁸. Il faut qu'il ne manque rien à nos Délices ; embellissez votre empire³⁹.

Lieu de plaisir obtenu par le travail, le jardin est aussi celui de la paix et du retrait. On n'a rien à y craindre, on s'y remet des épisodes douloureux :

Me voici actuellement dans mes Délices avec cette nièce qui dormait à Francfort entre quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, avec un sieur Freitag à leur tête [...]. Nous oublions nos petits mémoires dans une jolie maison avec de la musique, des amis, des livres, des jardins agréables et un bon cuisinier⁴⁰.

Dans le jardin on est à l'abri des « housards⁴¹ », de la guerre et des persécutions. Le jardin est progressivement associé dans la correspondance à la thématique de la retraite et de la soumission au destin. À partir de la deuxième moitié des

36 *Encyclopédie*, art. « Paradis terrestre », t. 11, p. 893.

37 À Charles Pinot Duclos, 11 août 1760, (D 9135).

38 L'*Encyclopédie* le définit ainsi (t. 7, p. 511) : « Garde-robe, (*Architecture*) s'entend du lieu où l'on tient les aisances, les cabinets de toilette, ceux où l'on serre les habits, le linge, et où couchent les domestiques que l'on veut tenir près de soi ». On sait que Voltaire, constatant l'inconfort des Délices, où manquent précisément des garde-robes, transforme la maison pour y introduire un confort adapté à ses exigences. Voir par exemple notre article « Voltaire architecte », *Travaux de littérature*, 12 (1999), p. 49-62.

39 À Tronchin, 5 avril 1755 (D 6235).

40 À Mme Bentinck, 12 mai 1758 (D 7732).

41 À Claude-Étienne Darget, 9 novembre 1757 (D 7455).

années 1760, il n'est plus guère question dans les lettres de « vrais » jardins. Le jardin est devenu un motif épistolaire et littéraire.

LE JARDIN DE CANDIDE

Avec le succès de *Candide*, le jardin entre en littérature : désormais abstrait et métaphorique, il est devenu dans la correspondance la marque de l'auteur, sa signature, déclinée sous toutes sortes de formes.

Candide est sur bien des points la transposition de l'expérience personnelle de Voltaire. Ce que montre de façon précise le relevé des occurrences du thème du jardin dans la correspondance, c'est que la fameuse maxime finale s'inscrit précisément dans la lignée de toutes les lettres vantant les bienfaits des jardins, du travail de la terre et de l'indépendance qu'il procure. La formule apparaît dans la correspondance en avril 1758, moment probable de la rédaction du conte⁴², dans un contexte qui n'est pas du tout métaphorique :

On dit qu'il y en a beaucoup [de banqueroutes] en France depuis quelque temps. Voilà le fruit de la guerre. C'est un fléau dont tout le monde se ressent. Je ne songe qu'à cultiver en paix vos jardins. [...] Quand pourrai-je vous voir à nos petites Délices ? Je viens d'y planter des noyers pour vos arrière-neveux⁴³.

Dès la deuxième apparition de l'expression dans les lettres (en mars 1759, alors que la première édition du conte date de janvier), elle s'est figée en citation, soulignée comme telle : « Préparez-vous à soutenir de rudes assauts sur la brèche du coffre cette année⁴⁴. Si je vis tout sera réparé. Si je meurs tout oublié. En attendant il faut *cultiver notre jardin*⁴⁵ ». Le jardin n'est plus désormais dans la correspondance celui de Voltaire, mais celui de *Candide*. Non seulement le signifié s'est substitué au signifiant, mais il est devenu littérature. Le personnage de fiction promu au rang de double de son auteur envahit la lettre, et la lettre devient variation sur l'œuvre.

La conclusion de *Candide* sert de réponse aux événements du jour. Que les finances du royaume aillent mal⁴⁶, que les livres clandestins n'arrivent pas

42 Voir *Romans et contes*, éd. J. Van den Heuvel et F. Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 827-828.

43 À Tronchin, 7 avril 1758 (D 7706).

44 C'est-à-dire à ce que Voltaire ait besoin de beaucoup d'argent.

45 À Tronchin, 10 mars 1759 (D 8169).

46 À Marie-Élisabeth de Dompierre de Fontaine, 31 mai 1761 (D 9796) : « Ma chère nièce, tout ceci est un naufrage. *Sauve qui peut* est la devise de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide* ».

à atteindre Paris⁴⁷ ou que les auteurs soient persécutés⁴⁸, « le seul parti qu'il y ait à prendre », c'est de cultiver son jardin « comme Candide ». La variation sur la conclusion de *Candide* devient progressivement un motif épistolaire, au même titre que le sont la référence biblique, l'imitation du style des épîtres néotestamentaires ou le fameux « écr l'inf ». La référence à *Candide* peut d'ailleurs être présente dans la lettre en même temps qu'une citation de l'Écclésiaste :

J'en reviens toujours à Candide. Il faut finir par cultiver son jardin.

Tout le reste excepté l'amitié, est bien peu de chose ; et encore cultiver son jardin n'est pas grand-chose.

Vanité des vanités et tout n'est que vanité⁴⁹, excepté de vivre tout doucement avec les personnes auxquelles on est attaché⁵⁰.

De même, le slogan appelant à la guerre contre le fanatisme religieux (dont on sait qu'il est présent dans les lettres de 1759 à 1768⁵¹) et la maxime de sagesse de Candide, pourtant à bien des égards antithétiques, peuvent coexister. La seconde est la solution quand le premier reste sans effet :

Puisse seulement notre petit troupeau demeurer fidèle⁵² ! Mon cœur est desséché quand je songe qu'il y a dans Paris une foule de gens d'esprit qui pensent comme nous, et qu'aucun d'eux ne serve la cause commune. Il faudra donc finir comme Candide par cultiver son jardin. Adieu, mon cher frère. Écra. l'inf.⁵³.

L'art de l'épistolier se manifeste à la façon d'inscrire le « cultiver son jardin » dans la lettre en l'adaptant au sujet et au destinataire et de le faire varier tout en le gardant parfaitement reconnaissable. Voltaire procède par amplification

47 À D'Alembert, 19 octobre 1771 (D 17410) : « Adieu, mon cher ami je ne sais comment vous envoyer le 6^e et le 7^e des *Questions*. Paris est une ville assiégée où la nourriture de l'âme n'entre plus. Je finis comme Candide en cultivant mon jardin, c'est le seul parti qu'il y ait à prendre ».

48 À Pierre-Joseph-François Luneau de Boisjerman, 21 octobre 1769 (D 15968) : « La vie est hérissée de ces épines, et je n'y sais d'autre remède que de cultiver son jardin ».

49 Écclésiaste, 1, 2 et 12, 8.

50 Aux d'Argental, 1^{er} juin 1763 (D 11244).

51 Voir notre article « *“Orate fratres. Écr l'inf”* : quand Voltaire écrivait à ses disciples », dans B. Guion, S. Menant et Ph. Sellier (dir.), *Poétique de la pensée. Mélanges offerts à Jean Dagen*, Paris, Champion, coll. « Colloques, congrès et conférences sur le XVIII^e siècle », 2006, p. 76-77.

52 Exhortation en langage néotestamentaire caractéristique des « épîtres » de Voltaire (le « petit troupeau » vient de Luc, 12, 32). Voir F. Bessire, *La Bible dans la correspondance*, *op. cit.*, p. 173-188.

53 À Étienne-Noël Damilaville, 2 avril 1764 (D 11808).

de la citation, en y ajoutant une réflexion liée aux circonstances de la lettre, ici les tracasseries du théâtre :

Je ne sais rien, je ne vois le monde que par un trou, de fort loin et avec de très mauvaises lunettes ; je cultive mon jardin comme Candide, mais je ne suis point de son avis sur le meilleur des mondes possibles⁵⁴.

Ailleurs la formule du conte se dédouble, une seconde activité se joignant à la culture du jardin. C'est le cas par exemple à deux reprises dans une même lettre à D'Alembert :

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement *les lettres* et son jardin, et surtout l'amitié d'un cœur aussi bon que le vôtre et d'un esprit aussi éclairé. Je ris des folies des hommes et des miennes. [...] Mon cher ami, mon cher philosophe, vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté. Mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connaissez aussi celui de son maître⁵⁵, donc il faut cultiver son jardin et *se taire*⁵⁶.

La maxime peut aussi varier par dérivation, la métaphore du jardin entraînant d'autres. Voltaire écrit par exemple, au moment de l'affaire du chevalier de La Barre :

Il vaut mieux faire des tragédies que d'être témoin de celle qui vient de se passer dans votre voisinage⁵⁷. Nous vous embrassons très tendrement. Il est doux de cultiver son jardin, mais il me semble qu'on y jette de grosses pierres⁵⁸.

L'emploi de la maxime est aussi renouvelé par l'introduction des éléments qui le composent :

[...] je ne compte sur rien dans ce monde qui me paraît avoir une figure très changeante. On est continuellement ballotté par les événements ; vous l'avez assez éprouvé. Nous cultivons à présent vous et moi, notre jardin comme Candide. Faites croître des roses dans le vôtre ; le mien n'a que des épines et des gratte-culs⁵⁹.

54 Aux d'Argental, 14 mai 1764 (D 11868).

55 D'Alembert a prévenu Voltaire que le duc de Richelieu (« la personne ») a rayé les tragédies de Voltaire de la liste des pièces qui vont être jouées devant le roi (« son maître ») à Fontainebleau.

56 À D'Alembert, 20 mai 1773 (D 18383). C'est nous qui soulignons.

57 L'affaire du chevalier de La Barre.

58 À Philippe-Antoine de Claris, marquis de Florian, 28 juillet 1766 (D 13457). La contamination de la formule de *Candide* par un véritable proverbe d'usage courant (« On dit figurément et proverbialement, *Jeter une pierre, des pierres dans le jardin de quelqu'un...* », *Dictionnaire de l'Académie*, éd. 1762, art. « Jardin », p. 958) contribue à la « proverbialisation » de celle-ci.

59 À Alexandre-Marie-François de Paule de Dompierre d'Hornoy, 9 février 1774 (D 18806).

Par le même processus, la métaphore du jardin vient s'inscrire dans la série des lettres où Voltaire se peint mourant : « Dites à Mlle Clairon que je ne l'oublierai qu'en mourant, et aimez votre ancien ami V. qui vous est tendrement attaché jusqu'à ce qu'il aille fumer son jardin après l'avoir cultivé⁶⁰ », écrit-il à Marmontel, affichant une absence d'illusion et une lucidité de mise entre hommes de lettres.

La citation de *Candide* devient un véritable motif épistolaire, placé de plus en plus systématiquement à la fin de la lettre, où il devient à la fois signature et formule de congé : « Je conclus qu'il faut cultiver son jardin, je cultive le mien, et je serai toujours avec autant d'estime que de regret, Monsieur, V. t. h. o. s.⁶¹ », écrit Voltaire à Palissot dans une lettre où il déplore l'absence de liberté laissée aux auteurs.

168

Les correspondants de Voltaire l'associent eux-mêmes à *Candide* et lui adressent d'étonnants pastiches de ses propres lettres. C'est le cas d'un voisin, le résident de France à Genève, qui affiche par la première personne du pluriel sa familiarité :

Cultivons notre jardin et ne nous chagrinons ni des sottises ni même des crimes de ce meilleur des mondes. Je compte bien vous aimer de longues années ici-bas sans compter la suite⁶².

Mais ce n'est pas l'apanage des familiers d'écrire comme Voltaire. Le duc de Bouillon se sert des mots et des expressions de l'auteur de *Candide*, notamment ce verbe « finir » qui revient si souvent. Il écrit : « Le bon *Candide* a fini par cultiver son jardin. Je finis comme lui. Je sème, je cultive, je plante⁶³... ». Dans la dernière lettre du corpus, écrite par le marquis de Florian, circulent encore les mots de *Candide*, mais la constatation est amère : Voltaire lui-même, séduit par l'attrait de la gloire et de Paris, n'a pas suivi la sage maxime. L'habitant de Ferney, l'ancien neveu par alliance, le propriétaire d'une maison voisine du château, applique quant à lui la leçon à la lettre et y trouve une consolation :

Si M. de Voltaire n'eût point abandonné Ferney, nous n'aurions pas pensé à le quitter ; l'idée que notre société aurait pu être agréable à Mme Denis nous y aurait retenus ; c'était notre projet, car en vérité nous ne pouvions pas deviner qu'à l'âge de M. de Voltaire, il consentît à abandonner sa belle retraite ; et je suis intimement convaincu que ceux qui par *séduction* l'y ont déterminé n'ont

60 À Marmontel, 26 janvier 1772 (D 17570).

61 À Charles Palissot de Montenoy, 16 mars 1767 (D 14048).

62 À Voltaire, 16 août 1768 (D 15171).

63 Godefroy-Charles-Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, à Voltaire, 17 mai 1777 (D 20674).

consulté ni l'intérêt de sa santé, ni peut-être celui de sa véritable gloire (ceci entre nous). Je suis même si persuadé de cette vérité, que je ne désespère pas de le voir revenir avant l'hiver, et c'est ce que je désire le plus ; en attendant je suis les préceptes qu'il nous a donnés dans *Candide*, et qu'il oublie, je cultive et pare mon jardin⁶⁴...

Par l'usage épistolaire répété de la conclusion de *Candide*, qu'il érige en maxime de sagesse universelle aux échos bibliques et fait passer en proverbe, Voltaire contribue à assurer à l'œuvre une publicité exceptionnelle. En faisant du personnage principal un double de l'auteur (« Il faut finir comme Candide, j'ai assez vécu comme lui⁶⁵ »), il donne en outre au conte un statut singulier d'œuvre à la fois personnelle et testamentaire. La correspondance promeut l'œuvre et s'en nourrit ; le jardin véritable et celui de Candide se superposent : le jardinier et le sage ne sont qu'une seule et même figure d'auteur.

La recherche « plein texte » à travers la correspondance électronique permet une lecture particulièrement adaptée aux lettres : elle constitue à l'intérieur de leur immense massif une série spécifique, exhaustive, qui n'est fondée sur aucun autre présupposé que celui de la question initiale. Les résultats fournis par la recherche expérimentale menée à partir du mot « jardin » sont révélateurs de ce qu'est une correspondance et de ce qu'on peut y trouver. D'abord des faits, essentiellement à caractère biographique, des noms, des dates, des chiffres : la passion des jardins qui s'empare de Voltaire quand il s'installe aux environs de Genève entraîne une série de missives à caractère pratique (commandes, comptes, ordres donnés, etc.) qui sont autant de documents, au même titre que les plans, les gravures ou les descriptions des visiteurs. Dans la lettre, sauf exception, les faits biographiques sont insérés dans un discours, un discours fragmenté et dispersé auquel la série donne son sens : le jardin s'avère être au centre d'une série d'associations (culture, valorisation, embellissement, goût, abondance, confort, sociabilité, noblesse, protection, retraite, etc.) révélatrices de sa signification dans la pensée de Voltaire. Le discours épistolaire n'est évidemment pas sans lien avec l'œuvre : non seulement la conclusion de *Candide* s'y élabore, mais elle devient elle-même ensuite matière épistolaire. La correspondance obéit enfin à des lois rhétoriques propres, que la mise en série révèle avec évidence : la déclinaison sous toutes sortes de formes et à propos des sujets les plus divers de la métaphore du jardin est un bon exemple de cet art de l'adaptation et de la variation dont Voltaire est un virtuose.

64 Le marquis de Florian à Pierre-Michel Hennin, 19 mai 1778 (D 21202).

65 À D'Alembert, 27 mars 1773 (D 18273).

L'édition électronique de la correspondance est, après le geste inaugural de l'édition de Kehl, qui a consisté à recueillir pour la première fois des lettres « ordinaires » véritablement envoyées par Voltaire, et à les publier à côté de l'œuvre et à égalité avec elle⁶⁶, le deuxième moment décisif de l'histoire de la correspondance de Voltaire. Beuchot, Moland, Besterman et d'autres ont augmenté considérablement le premier ensemble, ont proposé des textes plus exacts, ajouté des commentaires indispensables aux très rares notes de Kehl, mais sur le fond ils n'ont rien changé. La correspondance imprimée est restée fixée dans son arbitraire linéarité. Avec l'édition électronique, les lettres retrouvent leur indépendance initiale, leur caractère volant. À la différence près qu'il est désormais possible de les parcourir toutes en même temps, de façon intégrale et instantanée. On en conviendra, c'est une vraie révolution.

66 Voir notre article « Un geste inaugural : la publication de la correspondance dans les premières œuvres complètes de Voltaire », *Épistolaire*, 33 (2007), p. 23-36.